

Bilan des recherches de Pierre Caspard sur la fabrique-neuve de Cortaillod et les conséquences sociales de l'industrialisation neuchâteloise

Autor(en): **Jequier, François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **30 (1980)**

Heft 1

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-80839>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

FORSCHUNGSBERICHTE BULLETIN CRITIQUE

BILAN DES RECHERCHES DE PIERRE CASPARD SUR LA FABRIQUE-NEUVE DE CORTAILLOD ET LES CONSÉQUENCES SOCIALES DE L'INDUSTRIALISATION NEUCHÂTELOISE

Par FRANÇOIS JEQUIER

Il y a dix ans, Pierre Caspard, normalien, licencié en histoire, présentait un mémoire de maîtrise à l'Université de Paris I, sous la direction de Pierre Vilar, intitulé: *Recherches sur la main d'œuvre industrielle au début du machinisme. Les ouvriers de la Fabrique-Neuve de Cortaillod 1750-1820*. Cette première ébauche, non publiée, mais reprise par la suite¹, que l'auteur nous avait communiquée, abordait deux aspects bien précis:

«D'une part, l'étude de cette cellule motrice qu'est l'entreprise industrielle, au moment même où celle-ci est en train de s'introduire dans le tissu d'une économie qui est encore à forte dominante agricole, par les hommes qu'elle emploie, les marchandises qu'elle crée, les revenus qu'elle distribue; d'autre part l'étude des conditions dans lesquelles s'est formée cette classe ouvrière qui est encore dans l'enfance au XVIIIe siècle, mais que commencent à faire surgir ça et là usines et manufactures...»².

C'est autour de ces thèmes, entreprise, main d'œuvre et région, que Pierre Caspard apporte de nombreuses contributions à l'histoire économique et sociale neuchâteloise qui encadrent et complètent sa thèse de IIIe cycle récemment parue conjointement dans les Publications de la Sorbonne et les Editions universitaires de Fribourg sous le titre: *La Fabrique-Neuve de Cortaillod 1752-1854. Entreprise et profit pendant la révolution industrielle* (1979, 227 p.). Pour des raisons évidentes que rencontrent la plupart des chercheurs, les quelque cinq cents pages dactylographiées de la thèse, soutenue en janvier 1976, n'ont pu être publiées intégralement. Mais dans le cas qui nous occupe, il faut le souligner, cette entrave financière eut finalement d'heureuses conséquences en ce sens que Pierre Caspard put reprendre certains chapitres et les affiner avant de les proposer à diverses revues. Tous ses travaux forment un tout cohérent que nous allons tenter de présenter en relevant leur apport à l'histoire de la région, à celle de l'indiennage et enfin à l'émergence de la classe ouvrière neuchâteloise.

1 PIERRE CASPARD, «La Fabrique au village», in *Le Mouvement social*, No 97, octobre-décembre 1976, p. 15-37, texte adapté en langue allemande dans l'ouvrage dirigé par DETLEV PULS, *Wahrnehmungsformen und Protestverhalten, Studien zur Lage der Unterschichten im 18. und 19. Jahrhundert*. Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1979, p. 105-142.

2 PIERRE CASPARD, «Recherches sur la Fabrique-Neuve de Cortaillod», in *Revue neuchâteloise*, No 49, Hiver 1970, p. 22.

*Une communauté rurale à l'épreuve de l'industrialisation:
Cortailod de 1750 à 1850³*

L'entreprise est une collectivité créée dans un but défini avec des objectifs précis et dans un milieu déterminé à un moment donné. En 1752, la Fabrique-Neuve de Cortailod ne s'installe pas en terrain vierge. La situation géographique, le poids de l'ancien mode de production agricole, celui des institutions, des coutumes et des mentalités continuent à déployer leurs effets. Pierre Caspard, formé à bonne école, s'est penché sur les conditions générales d'implantation des entreprises d'indiennes dans le Vignoble neuchâtelois en portant une attention particulière à la démographie, tant quantitative que qualitative, qui va subir l'influence des fabriques pourvoyeuses d'emplois dans une région où la population paysanne était fortement sous-employée.

En 1752, la Principauté de Neuchâtel comptait 32 000 habitants. Parmi eux, 460 horlogers dans la région des Montagnes, 2800 dentellières dans les Montagnes et le Val-de-Travers et 400 indienneurs, concentrés principalement dans les bourgs vigneron en bordure du lac.

«Dans la deuxième moitié du siècle, le travail industriel se répand à un rythme rapide. En 1798, le nombre des horlogers s'élève à 3920, celui des dentellières à 4000 pour une population qui est alors de 46 600 habitants. Quant aux indienneurs, ils sont 1600 selon les dénombrements officiels, mais leur nombre réel est sensiblement supérieur. Si l'horlogerie et la dentelle sont le fait d'ouvriers travaillant à domicile, il n'en va pas de même pour l'indiennage. Dès son origine, cette industrie prit une forme très concentrée, chaque fabrique abritant, dans de vastes bâtiments, plusieurs centaines d'ouvriers. Cette concentration pose le problème des rapports entre communautés rurales et industrialisation d'une façon d'autant plus spécifique que les plus importantes fabriques du pays s'établirent à peu de distance les unes des autres, sur l'étroit territoire des trois communes de Boudry, Bevaix et Cortailod. Les raisons de cette localisation étaient d'abord techniques: microclimat favorable aux opérations de blanchissage, présence d'une rivière aux eaux pures, l'Areuse; facilités qu'offrait le lac pour le transport des marchandises. Elles tenaient aussi à la présence d'une population nombreuse susceptible de fournir la main d'œuvre dont l'industrie avait besoin. Mais, très rapidement, les fabriques du Vignoble durent avoir recours à de la main d'œuvre étrangère, de sorte que, dès la fin du siècle, se produisit dans les villages de l'embouchure de l'Areuse une concentration d'ouvriers de fabrique relativement exceptionnelle pour l'époque: sur une population de 3500 habitants environ, les communes de Bevaix, Boudry, Colombier et Cortailod ne comptaient pas moins de 1300 à 1400 ouvriers en indiennes...»⁴.

Sur la base de longs dépouillements dans les registres communaux, Pierre Caspard met en avant la rapide croissance de la population de la région. Dès 1750, le rythme de croissance est deux fois supérieur à celui de l'ensemble de la Principauté. A l'évolution naturelle, il faut ajouter un solde positif de la balance migratoire, phénomène général dans la Principauté et particulièrement accentué à Cortailod où le pourcentage des «étrangers à la Principauté» passe de 6% en 1750 à 41% en 1834. Au niveau de l'entreprise, les chiffres sont les suivants: en 1754, la Fabrique-Neuve compte 13 étrangers sur 86 ouvriers adultes, soit 15%, en 1819, la proportion est de 205 sur 451, soit 45%. L'industrialisation a aussi sur l'immigration des effets indirects:

«D'une part, une partie des paysans de Vignoble, attirés par les hauts salaires des fabriques, abandonnent leurs terres. Ils sont souvent remplacés par des étrangers, qui viennent, notam-

3 PIERRE CASPARD, «Une communauté rurale à l'épreuve de l'industrialisation: Cortailod de 1750 à 1850», in *Bulletin du Centre d'histoire économique et sociale de la région lyonnaise* 4, 1976, p. 1-35.

4 *Ibid.*, p. 2-3.

ment, de la Suisse alémanique. D'autre part, le nombre des artisans et des commerçants s'accroît fortement dans les villages du Vignoble à partir de 1750, en raison de la nouvelle division du travail qu'instaure l'industrialisation et de la hausse du pouvoir d'achat dont elle fait bénéficier globalement les habitants. Or, là encore, beaucoup de ces artisans ou commerçants sont des étrangers au pays...»⁵.

A l'examen de l'inégalité de statut entre communiens et habitants basé sur une ségrégation juridique succède une analyse des sentiments xénophobes de la part des communiens qui se plaignent de la décadence des mœurs et du goût du luxe attribués à l'implantation des étrangers, suspectés, en outre, d'avoir mis en cause l'institution familiale, véritable fondement de la société villageoise traditionnelle.

La famille et les atteintes qu'elle subit lors de ce rapide processus d'industrialisation régionale font l'objet de recherches approfondies qui dénotent une parfaite maîtrise des méthodes mises au point par les démographes. Dans un article solidement étayé⁶ comportant de nombreux tableaux et graphiques, Pierre Caspard étudie le phénomène des conceptions prénuptiales au XVIIIe siècle dans la Principauté de Neuchâtel en fonction d'un certain nombre de facteurs – folklorique (le *Kiltgang* et les veillées), juridique (statut des fiançailles et protection par le code de la jeune fille enceinte), religieux (discipline ecclésiastique promulguée par la classe des pasteurs), et, enfin, économique et social dû à l'implantation des fabriques d'indiennes qui offrent de hauts salaires et une grande sécurité de l'emploi. Laissons à l'auteur le soin de résumer les résultats de ses patientes recherches:

«De fait, une nouvelle conception du mariage et de la famille apparaît, de diverses façons, dans le comportement des populations du Vignoble. Ainsi, on assiste à un accroissement brusque des conceptions prénuptiales: entre c. 1750 et c. 1800, leur pourcentage par rapport aux premières naissances, passe de 33 à 65% à Bevaix, de 22 à 64% à Boudry, de 10 à 63% à Cortaillod. Moins soucieux des stratégies matrimoniales que ne l'étaient jadis les jeunes paysans, les ouvriers et ouvrières des fabriques peuvent avoir, beaucoup plus librement, des relations sexuelles préconjugales. D'ailleurs, pendant le même temps, les possédants du Vignoble conservent du mariage, la conception traditionnelle: les relations préconjugales sont, chez eux, beaucoup plus rares que chez les non-possédants, leur fréquence étant inversement proportionnelle au niveau de fortune.

Cette nouvelle conception du mariage et de la famille se traduit également par une baisse importante de l'âge au mariage. Il n'est plus nécessaire, en effet, que les couples observent, pour se former, la période d'attente à l'issue de laquelle ils pourront entrer en possession de l'exploitation paternelle. En offrant des emplois bien rémunérés aux jeunes des deux sexes, les fabriques leur permettent de fonder beaucoup plus tôt un foyer; d'ailleurs, la remontée de l'âge au mariage, après 1800, peut s'expliquer, au moins en partie, par les difficultés que connaît l'indiennage neuchâtelois à cette époque. En même temps que l'âge au mariage décroît, se dessine une évolution vers la famille nucléaire... dans la majorité des cas, les familles du Vignoble sont désormais de type moderne, se limitant aux parents et aux enfants non mariés.

Malgré les mutations dont elle a été l'objet, et contrairement à ce qui a pu se passer ailleurs du fait de l'industrialisation, l'institution familiale reste pourtant solide. Ainsi, malgré l'augmentation considérable des conceptions prénuptiales, l'illégitimité se maintient à un niveau très faible, qui varie peu du début du XVIIIe siècle à celui du XIXe siècle. A Cortaillod, le pourcentage des naissances illégitimes est de 0,9% en 1678–1720, 1,3% en 1721–1760, 1,1% en 1761–1790, et 1% en 1791–1820. A Boudry, entre 1761–1790 et 1791–1820, il passe de 1,5 à 1,9%, à Bevaix de 1,9 à 3,7%, à Colombier de 1,6 à 3,3%. Ces chiffres sont à peine supérieurs à ceux que connaissent des villages neuchâtelois restés plus agricoles, comme Travers, Couvet ou Le Landeron. Cela signifie que le contrôle social continue à s'exercer pleinement

5 *Ibid*, p. 8.

6 PIERRE CASPARD, «Conceptions prénuptiales et développement du capitalisme dans la Principauté de Neuchâtel (1678–1820)», in *Annales E.S.C.* 4, juillet–août 1974, p. 989–1008.

sur la vie sexuelle des habitants du Vignoble, qui reste, de son côté, parfaitement structurée par une tradition comme celle du *Kiltgang*. Cette coutume autorise les jeunes filles à recevoir leurs galants, la nuit, dans leur chambre, à charge pour ces derniers d'épouser les filles qu'ils auraient rendus grosses. Ni l'afflux des étrangers, ni la mobilité géographique plus grande qu'autorisait le travail industriel parmi les autochtones, n'ont donc incité les garçons à se soustraire à leurs obligations, en cas de grossesse de leur partenaire...»⁷.

Si le mariage et la famille n'ont pas été fondamentalement ébranlés par l'industrialisation pour les raisons évoquées ci-dessus, il n'en est pas de même pour les patrimoines et les revenus dont l'évolution respective est significative: une fraction croissante de la population du Vignoble va être privée de fortune et de patrimoine pendant que les revenus de ces mêmes habitants sont maintenus, voire accrus, grâce aux salaires versés par les entrepreneurs. L'industrialisation va creuser les écarts entre les niveaux de fortune des habitants. En un siècle, selon l'état des propriétés foncières de 1715 à Cortaillod et le rôle d'imposition sur la fortune dressé en 1813, la part des terres des 20% des propriétaires les plus riches va passer de 44% à 85,3%, ce qui fait dire à Pierre Caspard qu'on se trouve donc en 1813 au terme d'un processus de prolétarianisation de Cortaillod, formule qu'il nuance par la suite en montrant que la structure de l'emploi, en autorisant des ouvriers de tous âges et de tous sexes à travailler dans les fabriques, permet aux salaires familiaux d'atteindre des niveaux élevés, ce qui fait que beaucoup de familles ouvrières ont ainsi un revenu égal ou supérieur à celui d'un petit paysan du Vignoble:

«Un paysan qui possède et exploite trente trois émines de terre (un hectare), dont vingt émines de champs, cinq de prés et huit de vignes, jouit, vers 1800, d'un revenu que l'on peut estimer, en année moyenne, à 300 ou 400 livres neuchâteloises. A la même époque, au moins cent familles ouvrières, travaillant à la Fabrique-Neuve, ont un revenu égal ou supérieur à cette somme, une trentaine d'entre elles gagnant même deux fois plus. Malgré la faiblesse de leur patrimoine, les ouvriers jouissent donc, dans l'ensemble, de revenus plutôt élevés: à Neuchâtel, la prolétarianisation ne s'est pas accompagnée, tout au moins massivement, de paupérisation. Ce niveau de salaires a permis aux ouvriers d'être partie prenante dans les nouvelles habitudes de consommation qui sont apparues dans le Vignoble...»⁸.

En 1806, les fabricants d'indiennes assurent environ la moitié du pouvoir d'achat des populations de Boudry et de Bevaix et cette manne engendre de nouvelles habitudes de consommation qui favorisent le développement d'une économie marchande locale. Pierre Caspard termine son analyse sociale de la région en soulignant que l'accroissement et la diversification de la consommation dans le Vignoble ont pour conséquence l'apparition d'un important secteur artisanal et commercial d'où va sortir une nouvelle classe moyenne qui constituera une «manière de tampon social qui a puissamment contribué au maintien de la cohésion de la communauté villageoise».

La Principauté de Neuchâtel durant la première moitié du XVIIIe siècle fait encore l'objet du premier chapitre de la thèse qui décrit et analyse finement les structures politiques du patriciat au pouvoir, les divers modes de prélèvement fiscal et surtout l'attitude favorable de la classe dirigeante face aux perspectives de l'industrialisation, déjà proposée en 1708 par le procureur général Jonas Chambrier, comme un remède à la crise économique. La baisse du prix des denrées et des terres en ce début du XVIIIe siècle va peu à peu provoquer un changement dans le

7 PIERRE CASPARD, «Une communauté rurale...» *op. cit.*, p. 14-16 et, au sujet de promesses de mariage, cf. la dernière contribution de l'auteur basée sur la correspondance de deux jeunes gens, PIERRE CASPARD, «L'amour et la guerre. Lettres d'un soldat neuchâtelois à sa fiancée pendant la guerre de Sept ans», in *Musée Neuchâtelois* 1979, p. 72-91.

8 *Ibid.*, p. 23, la livre neuchâteloise vaut 1,42 livre de France.

comportement économique des négociants qui vont cesser d'investir leurs profits commerciaux dans l'acquisition de terres pour les maintenir dans le secteur commercial qui leur assurait 8-10% de revenus du capital investi au moment où la conjoncture agraire déprimée réduisait la rente des propriétaires fonciers à 3-4%. Pierre Caspard montre clairement qu'il y avait à Neuchâtel, en ce début du XVIIIe siècle:

«...une grande disponibilité de capitaux provenant de la terre ou du commerce, qui ne cherchaient qu'à s'employer aux conditions les plus avantageuses. Or, propriétaires fonciers et exploitants agricoles, négociants, patriciens et prince de Neuchâtel s'accordaient pour voir dans l'industrialisation du pays la solution aux difficultés que connaissaient leurs intérêts économiques propres. En somme, ni les conditions de possibilité d'un essor industriel, ni la volonté de le promouvoir, ne faisaient défaut. Les projets de 1707-1708 vont assez vite se réaliser, puisque, dès les années suivantes, vont être jetées les bases des industries qui prospéreront par la suite, avec, au premier rang d'entre elles, celle des toiles imprimées»⁹.

Le contexte économique et social de la région étant sommairement présenté, il est temps d'aborder l'apport de l'étude de cas de la Fabrique-Neuve de Cortaillod à l'histoire de l'indiennage.

La Fabrique-Neuve de Cortaillod (1752-1854) Entreprise et profit pendant la révolution industrielle

La valeur des études de cas, propres à l'histoire des entreprises, dépend étroitement des archives disponibles dont la nature et le contenu déterminent souvent les grandes lignes de la recherche¹⁰. Les archives de la Fabrique-Neuve de Cortaillod, signalées à Pierre Caspard par Louis Bergeron, l'un des meilleurs praticiens des archives économiques neuchâteloises qu'il a si abondamment utilisées pour son œuvre magistrale¹¹, sont d'un volume et d'une richesse exceptionnels. Elles contiennent des séries souvent complètes de grands livres (1754-1819), de salaires et de correspondances. Au début de ses recherches, Pierre Caspard y releva les lacunes suivantes:

«Au vrai, d'autres séries qu'il aurait été intéressant de connaître, sont absentes, en raison de la structure même de l'entreprise: celle-ci travaillant à façon pour une maison de commerce, toute la partie commerciale, et une partie de la comptabilité manquent, notamment ce qui concerne l'achat et l'amortissement des bâtiments et des machines, l'achat des cotonnades blanches et la vente des toiles imprimées, etc. Le plus clair des archives concerne les drogues et surtout la main d'œuvre...»¹².

Les archives conservées se rapportent donc avant tout à la production, car pour les entrepreneurs d'alors, qui n'avaient pas à se soucier de l'écoulement des toiles

9 PIERRE CASPARD, *La Fabrique-Neuve de Cortaillod...* op. cit., p. 27.

10 F. JEQUIER, «Les archives d'entreprises: ce que l'historien désire obtenir», in *Revue européenne des sciences sociales et Cahiers Vilfredo Pareto*, t. XV, 1977, No 40, p. 87-118.

11 LOUIS BERGERON, *Banquiers, négociants et manufacturiers parisiens du Directoire à l'Empire*. Paris, Mouton et Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales, 1978, 436 p. (Civilisations et sociétés, 51).

12 PIERRE CASPARD, «Recherches sur la Fabrique-Neuve de Cortaillod», in *Revue neuchâteloise*, No 49, Hiver 1970, p. 22. Pierre Caspard ne s'en est pas tenu aux archives de la Fabrique-Neuve, il a travaillé aux Archives de l'Etat, dans la collection des manuscrits de la Bibliothèque de la Ville de Neuchâtel, aux archives des communes et dans d'autres fonds privés inventoriés dans sa thèse.

qu'ils manufacturaient pour *Pourtalès et Cie*¹³ de 1753 à 1795, puis pour *Vaucher, Dupasquier et Cie* et d'autres maisons neuchâtelaises, le coût du processus de fabrication était au centre de leurs préoccupations, ce qui explique que sur ce point les archives sont presque uniques en leur genre par la masse et la précision des renseignements qu'elles apportent:

«De 1754 à 1819, une série presque continue de comptes d'exploitation en constitue l'essentiel, souvent accompagnée de journaux, livres ou brouillards consacrés au recrutement et à la paye de la main d'œuvre, aux approvisionnements en drogues, à l'achat et à l'entretien d'une partie du capital productif. Cette comptabilité montre de quelle façon, pendant plus d'un demi-siècle, dans la croissance ou dans la crise, l'entreprise a maintenu sa capacité de dégager un surplus économique souvent considérable, avant que le développement du machinisme et le protectionnisme européen ne conjuguent leurs effets pour saper les bases de sa rentabilité»¹⁴.

C'est bel et bien dans la nature des sources qu'il faut chercher l'origine de la charpente de l'ouvrage qui aborde successivement, après le chapitre introductif traitant de la naissance d'une industrie dans la première moitié du XVIIIe siècle, le travail à façon, le capital, l'évolution de la production, le prix de revient et le prix de vente et, enfin, le mouvement du profit de la Fabrique-Neuve de Cortaillod.

Par l'importance de sa production (45 000 pièces à la fin du XVIIIe siècle) et de sa main d'œuvre (plus de 700 ouvriers à la même époque) la Fabrique-Neuve de Cortaillod fut pendant presque toute la seconde moitié du XVIIIe siècle l'une des premières entreprises de la branche et pendant quelque temps l'une des plus grandes entreprises industrielles d'Europe. Elle illustre ainsi l'histoire de l'indiennage qui joua un rôle de premier plan dans l'industrialisation de l'Europe par les concentrations de capitaux et de main d'œuvre qu'il provoqua, les innovations qu'il suscita et le taux de croissance qu'il connut avec ses effets d'entraînement, comme l'ont souligné Pierre Léon et Maurice Lévy-Leboyer¹⁵. Cette belle étude de cas fournit, au même titre que Tournemine-Lès-Angers¹⁶ ou l'entreprise d'Oberkampf à Jouy¹⁷ un nouvel exemple précis de cette «entité protéiforme que fut l'entreprise capitaliste aux premiers temps de la révolution industrielle» et elle s'inscrit dans la perspective de recherches tracée depuis plusieurs années par Pierre Vilar¹⁸.

Le travail à façon, qui caractérise les structures de la Fabrique-Neuve jusqu'en 1818, «repose sur la séparation absolue entre la fabrication proprement dite et toute la partie commerciale». Ce type d'organisation était basé sur d'étroites relations familiales entre fabricants et négociants que Pierre Caspard retrace avec minutie en dressant une généalogie des familles et des sociétés aux XVIIIe et XIXe siècles, véri-

13 LOUIS BERGERON, «Pourtalès et Cie (1753-1801): Apogée et déclin d'un capitalisme», in *Annales E.S.C.* 2, mars-avril 1970, p. 498-517.

14 PIERRE CASPARD, *La Fabrique-Neuve de Cortaillod...* op. cit., p. 8.

15 PIERRE LÉON, «L'industrialisation en France en tant que facteur de croissance économique, du début du XVIIIe siècle à nos jours», in *Première Conférence internationale d'histoire économique, Stockholm, 1960*. Paris, La Haye, 1961, p. 163-197 et MAURICE LÉVY-LEBOYER, *Les Banques européennes et l'industrialisation internationale dans la première moitié du XIXe siècle*. Paris, PUF, 1964, 813 p.

16 SERGE CHASSAGNE, *La Manufacture de toiles imprimées de Tournemine-Lès-Angers (1752-1820)*. Paris, Klincksieck, 1971. 384 p. Cf. notre compte rendu in *Revue Suisse d'Histoire* 1-2, 1975, p. 199-202.

17 LOUIS BERGERON, *Banquiers, négociants et manufacturiers ... op. cit.*, chap. IX: *L'entreprise Oberkampf*, p. 223-265. Cf. notre compte rendu de la première édition in *Revue Suisse d'Histoire* 4, 1977, p. 555-560.

18 Une partie des séminaires organisés à l'École normale supérieure et à l'Université de Paris I - Sorbonne ont été publiés dans les deux premiers numéros (juillet et décembre 1972) du *Bulletin de l'Institut d'histoire économique et sociale de l'Université de Paris I*.

table «nébuleuse où se croisaient intérêts industriels et intérêts commerciaux, relations familiales et relations d'affaires » qui apparaissent dans les contrats de sociétés. Et c'est «tout naturellement» qu'en 1818 ces liens privilégiés amenèrent une fusion entre la fabrication et le commerce au sein d'une seule société qui marqua le début d'une nouvelle et dernière étape dans l'histoire de la fabrique.

Les pages consacrées à l'approvisionnement en matières premières (toiles blanches et drogues), fournies en grande partie par la maison de commerce, apportent de précieux renseignements sur les genres, les qualités et les diverses origines des drogues, principalement la garance, la gomme et l'indigo. Il est frappant de constater, sur la base de plusieurs tableaux couvrant la période 1758-1819, que la part des produits d'origine coloniale est relativement faible dans l'approvisionnement de la Fabrique-Neuve. Si la France occupait une place prépondérante dans le commerce des drogues, il faut toutefois mentionner que, dans l'ensemble, les achats étaient pour la plupart faits avec des maisons de commerce helvétiques. Ce chapitre traitant des structures de la Fabrique-Neuve se termine par l'examen de la livraison des produits finis, la part des malfaçons retournées par la maison de commerce, qui passe de 1,5% en 1790 à 9,1% de la production totale en 1806, l'évolution spatiale de la commercialisation fortement influencée par les brusques fluctuations du protectionnisme, qui amènent *Portalès et Cie*, à la fin du XVIIIe et *Vaucher-Dupasquier*, peu après, à donner du travail à des fabriques en dehors de la Principauté, et, enfin la part de la mode et l'intervention du négociant dans le choix des modèles à fabriquer. Pierre Caspard conclut en relevant, sans ambiguïté, les particularités du cas étudié:

«Le fait que, d'une part, la Fabrique-Neuve n'assurait pas elle-même son approvisionnement en toiles blanches et en drogues et que, d'autre part, elle n'avait pour client, tout au moins avant 1810, qu'une seule maison de commerce, réduisait son rôle économique d'un double point de vue. Celui de la décision, d'abord: si l'on se réfère aux critères schumpeteriens, les fabricants n'étaient pas des entrepreneurs au plein sens du terme, puisqu'ils ne maîtrisaient ni leur approvisionnement ni leurs débouchés.

En second lieu, le travail à façon déterminait la nature et l'importance du capital de l'entreprise: celui-ci se réduisait à peu près exclusivement au capital productif qui était bien inférieur au capital commercial immobilisé par les négociants dans leurs propres affaires. Cependant, même bornée de la sorte, l'importance de son capital rangeait la Fabrique-Neuve parmi les grandes entreprises de son époque.»¹⁹.

Le capital, qui fait l'objet du troisième chapitre, ne se laisse pas aisément évaluer, «aucun bilan ne donnant de renseignements sur le capital fixe». Pierre Caspard a dû ainsi se reporter aux archives notariales et aux registres de la Chambre d'assurance pour dresser un inventaire, plan, tableaux et iconographie à l'appui, des bâtiments de la Fabrique-Neuve qui «constituent, de loin, la partie la plus importante du capital fixe». En dix ans, de 1809 à 1819, la valeur d'assurance des bâtiments de fabrique passe de 53 000 L. à 135 000 L., et, à cette date, la Fabrique-Neuve atteint, à peu de choses près, l'extension qu'elle conservera jusqu'en 1854 au moment où elle cessera toute activité.

Par comparaison avec les bâtiments, les instruments de production, soit les machines, meubles et outils ne représentèrent jusqu'en 1809, date de l'introduction de l'impression au rouleau, qu'une valeur relativement faible: 20 000 L. en 1775-1776, ou 40 L. pour chacun des 530 ouvriers recensés cette année là. Cette somme minime traduit bien la base technique élémentaire de l'impression des toiles faite encore à la planche de bois. Par la suite, deux innovations vont accroître sensiblement le capital productif. L'introduction de l'impression à la planche de cuivre,

19 PIERRE CASPARD, *La Fabrique-Neuve de Cortaillod ...* op. cit., p. 73.

en 1780, puis, celle de l'impression au rouleau, trente ans plus tard, qui «fit passer la Fabrique-Neuve au stade de l'usine», marque donc bien:

«pour le capital investi dans les instruments de production, une sorte de mutation: en 1809, ce capital n'était encore que de l'ordre de 30 000 L., dont les deux tiers pour la fabrication en bois et un tiers pour celle du cuivre. Dix ans plus tard, il dépassait les 110 000 L., la fabrication au rouleau comptant à elle seule pour plus de 80 000 L.»²⁰.

Le capital circulant, mieux connu grâce aux comptes d'exploitation annuels, était composé essentiellement des drogues, dont la valeur des réserves en magasin représentait un ou deux mois de consommation. Pour leur part, les stocks de toiles étaient très faibles du fait que, «dès leur réception, les toiles blanches étaient travaillées par la fabrique qui les renvoyait à la maison de commerce aussitôt terminées». C'est, dans ces circonstances, le négociant qui supportait les conséquences des crises en gonflant ses propres stocks, ce qui fait dire à Pierre Caspard que:

«le travail à façon constituait donc pour la fabrique un facteur important de bonne gestion puisqu'il lui permettait d'immobiliser un minimum de capital dans ses stocks de toiles blanches ou imprimées. Cet avantage était d'autant plus appréciable que, dans une industrie comme celle des indiennes, soumise aux changements rapides de la mode, les marchandises invendues se dévalorisaient rapidement»²¹.

Il est compréhensible que le fabricant n'ait pas rencontré de problème de trésorerie. Abordant en fin de chapitre les thèmes du capital marchand et du capital industriel, Pierre Caspard brosse, pour mieux situer son étude de cas, un tableau évocateur des autres fabriques d'indiennes de la Principauté avant de procéder à d'intéressantes comparaisons avec les entreprises de Tournemine-Lès-Angers et de Jouy, dont il donne l'évolution du capital comptable dans la seconde moitié du XVIIIe siècle avant de bien préciser que «dans tous les cas, le capital productif ne représentait qu'une faible partie du capital mis en œuvre dans le secteur de l'indiennage». Le capital de la Fabrique-Neuve de Cortaillod était nettement inférieur à celui de manufactures de taille similaire, mais travaillant pour leur propre compte, et surtout il était minime à côté de celui des maisons de commerce. En 1790, le seul fonds capital de *Pourtalès et Cie* n'atteignait-il pas 3 millions de livres de Suisse?²².

Le quatrième chapitre consacré à l'évolution de la production déborde largement le cas de la Fabrique-Neuve pour embrasser l'indiennage neuchâtelois toujours bien situé dans le contexte européen de la branche²³. Les vicissitudes des politiques douanières et la montée de la concurrence expliquent, en partie, les deux grandes phases des indiennes neuchâtelaises: un demi-siècle d'essor, de 1752 à 1797, suivi par un demi-siècle d'incertitude et de lent déclin. Le démarrage de la phase d'expansion s'accroît dès l'ouverture du marché français en septembre 1759; en six ans, les indienneurs de la Principauté passent de 758 à 1603. Mais l'année 1767 marque un palier qui se prolonge jusqu'en 1779 comme le montre Pierre Caspard en suivant

20 *Ibid.*, p. 89.

21 *Ibid.*, p. 91.

22 LOUIS BERGERON, «Pourtalès et Cie ... *op. cit.*, p. 501.

23 Un bon résumé de la conjoncture est donné dans une contribution de l'auteur en anglais, cf. PIERRE CASPARD, «Manufacture and Trade in Calico Printing at Neuchâtel: The Example of Cortaillod (1752-1854)», in *Textile History*, vol. 8, 1977, p. 156-160. On retrouve de nombreux points communs dans l'excellente communication d'ANNE-MARIE PIUZ, «Note sur l'industrie des indiennes à Genève au XVIIIe siècle», in *L'industrialisation en Europe au XIXe siècle. Cartographie et typologie ...* sous la direction de PIERRE LÉON, FRANÇOIS CROUZET et RICHARD GASCON. Paris, CNRS, 1972, p. 533-545 (Colloques internationaux du CNRS: Sciences humaines). Cf. notre compte rendu in *Revue Suisse d'histoire* 4, 1973, p. 806-814.

l'évolution des entreprises locales et françaises confrontées à une crise de surproduction que la hausse des prix agricoles n'arrange guère. La reprise de la production en 1780, à la Fabrique-Neuve, peut être mise en rapport avec l'adoption de l'impression de la planche à cuivre. Jusqu'à la fin du siècle, la manufacture de Cortaillod va connaître son apogée lorsqu'en 1797, sa production atteindra 45 000 pièces, ce qui en fera l'une des plus importantes cellules de production européennes.

Suivent les années d'incertitude (1798–1818) qui comptent parmi les plus mouvementées avec leurs guerres, blocus et autres marasmes politiques et économiques qui «donnent à la production de la Fabrique-Neuve une allure de dents de scie prononcée». Les années 1797–1809 constituent un tournant dans l'histoire de l'indiennage neuchâtelois qui cesse d'occuper le premier rang parmi les activités manufacturières de la Principauté:

«Alors que le produit annuel de l'industrie horlogère se montait, en 1805, à quatre millions de livres, celui de l'indiennage, entre 1797 et 1805, chuta de cinq millions sept cents mille livres à trois millions de livres, tandis que l'industrie de la dentelle, qui occupait le troisième rang, avait un chiffre d'affaires de 870 000 L.»²⁴.

A la reprise sans lendemain de 1810–1818 succède le lent déclin du second quart du XIXe siècle dont Pierre Caspard analyse les causes: fermeture de plusieurs marchés européens, protectionnisme prussien, émergence de la concurrence allemande et coût de l'élargissement des nouveaux débouchés jusqu'en Amérique du Sud. Malgré cette ouverture outre-mer et l'usage de plus en plus intensif de la machine à imprimer au rouleau, la production de la Fabrique-Neuve progressa faiblement en volume, ce qui fait qu'avec la lente, mais nette érosion des prix, elle baissa régulièrement en valeur.

Dans son cinquième chapitre, Pierre Caspard se penche sur les prix de revient et les prix de vente qu'il décompose avec précision à l'aide des comptes d'exploitation annuels. Les coûts des drogues, des salaires et des «dépenses diverses de fabrication» (vinaigre, épingles, poix, amidon, etc.) qui formaient par ordre d'importance la structure du prix de revient est examiné point par point sur la base d'exemples précis. L'analyse de la valeur ajoutée aux principaux stades du processus de fabrication comme celle de la détermination des prix de vente apportent une contribution originale à cette histoire des coûts et des prix que les historiens ont souvent tant de peine à saisir dans leur recherche des taux de profit, thème final et objectif central de l'ouvrage qui justifie bien son titre: entreprise et profit pendant la révolution industrielle.

«Il est autant de façons de mesurer la rentabilité d'une entreprise que de modes de calcul de son profit ou d'évaluation de son capital»²⁵ et si la place manque ici pour suivre Pierre Caspard dans la finesse de ses analyses de l'évolution de la marge bénéficiaire, celle de la rentabilité du capital productif et celles de profits industriels et commerciaux, il faut relever la clarté des définitions de ses ratios, la richesse des tableaux permettant d'appliquer d'autres modes de calcul, la confrontation régulière des taux obtenus avec ceux d'autres entreprises et, enfin, ses essais d'explication ou ses hypothèses toujours solidement étayées que l'on retrouve dans un article paru récemment sur «*L'accumulation du capital dans l'indiennage du XVIIIe*

24 PIERRE CASPARD, *La Fabrique-Neuve de Cortaillod ...op. cit.*, p. 118.

25 L'auteur renvoie son lecteur à la problématique définie par JEAN BOUVIER, FRANÇOIS FURET et MARCEL GILLET dans *Le mouvement du profit en France au XIXe siècle. Matériaux et Etudes*. Paris, Mouton, 1965, p. 13–21 (Profit et comptabilités d'entreprises: une méthodologie).

siècle»²⁶ qui souligne bien l'inégalité et l'irrégularité des rythmes de ce processus étroitement lié aux innovations techniques, commerciales et artistiques pour ne pas parler de la conjoncture.

La fin de l'apprêt des toiles à la Fabrique-Neuve de Cortaillod fut décidée sans hâte, à l'issue de l'exercice 1853-1854, par Henry Dupasquier qui reconvertit son entreprise dans l'horlogerie, sans grand succès d'ailleurs. Selon la correspondance cette baisse du taux de profit est attribuée à «l'excès des stocks, la faiblesse des marges et la multiplication des ventes à perte» sur des marchés de plus en plus éloignés. Pierre Caspard voit deux raisons essentielles à cette reconversion:

«De toutes façons, la Fabrique-Neuve n'avait plus, en 1854, qu'une importance économique très marginale, la branche où elle s'était distinguée pendant plus d'un siècle ayant presque complètement périclité à cette époque. Depuis longtemps déjà, l'essentiel des capitaux qu'avaient accumulés les Dupasquier, comme les principaux indienneurs du pays, avaient quitté l'indiennage pour s'investir dans des secteurs plus rentables ou plus sûrs, à Neuchâtel même ou à l'étranger»²⁷.

Cette belle étude de cas, qui couvre le siècle décisif du démarrage économique de la Principauté, complète les travaux déjà anciens sur les indiennes²⁸ et renouvelle la problématique de l'histoire économique neuchâteloise par l'originalité de sa démarche et la rigueur de ses analyses. Elle rentre dans le cadre des nombreuses études consacrées aux problèmes de la proto-industrialisation et des origines de la révolution industrielle qui se réfèrent de plus en plus aux modèles régionaux²⁹.

*La Fabrique au village: émergence de la classe ouvrière*³⁰

L'industrie des indiennes occupait un nombre considérable d'ouvriers. Vers 1780, selon Anne-Marie Piuz, 20% de la population active de Genève sont occupés dans les toiles peintes³¹. En 1785, les ouvriers en indiennes représentent, dans la Principauté de Neuchâtel, 5% de la population totale et 10% de la population active³². C'est dire l'importance économique de la branche, qui fut l'un des *leading sectors* de la révolution industrielle, et dont la structure fait qu'avec «les ouvriers en indien-

26 PIERRE CASPARD, «L'accumulation du capital dans l'indiennage au XVIIIe siècle», in *Revue du Nord*, t. LXI, No 240, janvier-mars 1979, p. 115-124 (Numéro spécial intitulé: *Aux origines de la révolution industrielle - industrie rurale et fabriques*). Le taux de profit moyen, rapporté au seul capital productif, fut de 36% à la Fabrique-Neuve de Cortaillod entre 1783 et 1815.

27 PIERRE CASPARD, *La Fabrique-Neuve de Cortaillod ... op. cit.*, p. 175.

28 Notamment ALICE DREYER, *Les toiles peintes en pays neuchâtelois*. Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1923. 179 p., et DOROTHEA BERTHOUD, *Les indiennes neuchâteloises*. Neuchâtel, Boudry, A la Baconnière, 1951. 196 p.

29 Une bonne mise au point récente, PIERRE DEYON, «L'enjeu des discussions autour du concept de Proto-industrialisation», in *Revue du Nord*, t. LXI, No 240, janvier-mars 1979, p. 9-15.

30 PIERRE CASPARD, «La Fabrique au village», in *Le Mouvement Social*, No 97, octobre-décembre 1976, p. 15-37 débute par une excellente vue d'ensemble de la place de l'indiennage dans l'industrialisation de l'Europe et des mutations de la main d'œuvre; la contribution suivante s'attache plus particulièrement au cas neuchâtelois, PIERRE CASPARD, «Les ouvriers en indiennes au XVIIIe siècle», in *Musée neuchâtelois*, No 4, octobre-décembre 1974, p. 157-168.

31 ANNE-MARIE PIUZ, «Note sur l'industrie des indiennes à Genève ... op. cit.», p. 539.

32 PIERRE CASPARD, «Les ouvriers en indiennes...» *op. cit.*, p. 157.

nes apparaissent pour la première fois dans ce pays des ouvriers au sens moderne du terme, et non plus des artisans ou des semi-artisans comme les horlogers ou les dentellières»³³. L'origine et les mutations de la main d'œuvre, dans ce passage décisif de la manufacture du XVIIIe à l'usine du XIXe siècle, retiennent toute l'attention de Pierre Caspard qui examine en détail le marché de l'emploi, l'évolution des conditions de travail, liées aux innovations techniques qui changèrent la composition du prolétariat ouvrier, le niveau des salaires et les budgets, les degrés de qualifications, l'organisation du travail dans l'entreprise fortement marquée par le paternalisme patronal, et les rares tentatives de résistances ouvrières, l'absentéisme et la grève, qui n'arrivent pas à ébranler l'autorité du patron surpris de recevoir des plaintes.

Il décrit avec soin les différentes catégories de travailleurs: dessinateurs, graveurs de planches, sous-maîtres et coloristes, soit les plus qualifiés qui reçoivent un gage annuel se situant autour de 600–800 livres, les imprimeurs, qui appliquent sur la toile la première planche, et les rentreuses, qui appliquent la seconde planche et les suivantes, payés aux pièces, gagnaient en moyenne 500 et 300 L.; les moins qualifiés étaient payés à la journée: 320 L. aux manœuvres qui lavent, satinent ou emballent les toiles, 200 L. aux pinceleuses qui passent sur la toile quelques couleurs au pinceau et, enfin, les tireurs ou tireuses, jeunes enfants attachés individuellement à un imprimeur ou à une rentreuse qu'ils aident dans leur tâche, ne gagnaient guère plus de 100 L. par an³⁴. Il y a donc coexistence d'ouvriers de qualifications très diverses dont les différences apparaissent dans les écarts de salaires et les modes de paiements, et l'on trouve, dans des proportions à peu près égales, autant d'hommes, de femmes et d'enfants. Pierre Caspard souligne qu'il:

«n'existe aucune promotion d'une catégorie d'ouvriers à l'autre. Jamais un manœuvre ne devient imprimeur, dessinateur ou graveur. Jamais une pinceleuse ou une picoteuse ne devient rentreuse. En outre, la ségrégation sexuelle est rigoureuse. Aucune rentreuse ne peut devenir imprimeuse, quoique les tâches soient à peu près identiques. Aucun homme n'est jamais «pinceleur». Cette distinction n'a d'autre fondement que le principe qui veut que les tâches les mieux rémunérées soient réservées aux hommes: malgré leurs trois ans d'apprentissage, les rentreuses n'arrivent qu'à égaler le salaire des manœuvres sans qualification»³⁵.

Il existe cependant une promotion interne propre à chaque catégorie d'ouvriers que Pierre Caspard présente en montrant qu'au sein d'un même groupe pouvaient exister de nettes différences de gains. En outre, le fabricant se réservait la possibilité de faire bénéficier sa main d'œuvre de nombreux autres avantages en nature ou sous forme de services, et surtout, il cherchait à assurer au maximum la stabilité de l'emploi quitte «à gonfler ses stocks ou imprimer des genres riches, incorporant davantage de façon». En 1836, dans un mémoire adressé au Conseil d'Etat neuchâtois, Frédéric Dupasquier pouvait écrire en toute simplicité:

«La fabrique est pour l'ouvrier une seconde patrie; il y passe son enfance, sa jeunesse, son âge mûr, sa vieillesse. Il traverse tous les degrés de la hiérarchie industrielle, il voit d'avance, s'il se conduit bien, son existence assurée, autant du moins qu'elle peut l'être humainement parlant; il s'attache à son atelier, à ses camarades, à ses chefs. Ses enfants l'entourent et parcourent sous ses yeux le même cercle de travaux... Aussi voit-on les ouvriers tenir en général à ces établissements plus qu'à leur propre domicile. Ils s'ennuient chez eux et travaillent jusqu'à leur dernier moment pour ainsi dire: la fabrique de Cortailod en compte dans ce moment plus de vingt qui y ont travaillé de cinquante à soixante ans et plus, sans aucune interruption...»³⁶.

33 *Ibid.*

34 *Ibid.*, p. 163–164.

35 PIERRE CASPARD, «La Fabrique au village», *op. cit.*, p. 29–30.

36 *Ibid.*, p. 31

Abordant avec la plus grande prudence la question si controversée du niveau de vie des ouvriers, Pierre Caspard finit par dresser un bilan positif pour la seconde moitié du XVIIIe siècle:

«Le salaire annuel moyen par tête des ouvriers – hommes, femmes et enfants – travaillant à la Fabrique-Neuve est ainsi passé de 120 livres dans les années 1750 à 240 livres dans les années 1780, pour dépasser, dans les années 1790, les 300 livres neuchâteloises, soit plus de 400 livres tournois...»³⁷.

L'inflation nuança cette croissance nominale et la situation changea dès 1798; le chômage fit son apparition et toucha une partie importante de la classe laborieuse neuchâteloise durant la période napoléonienne³⁸.

Quittant l'aire de la Fabrique-Neuve, Pierre Caspard s'astreint, enfin, à mettre en évidence les bouleversements provoqués par l'implantation des fabriques d'indiennes sur les habitudes et le comportement des ouvriers et de la population dans son ensemble. Il reprend ainsi les thèmes évoqués au début de ce bilan, soit le maintien des structures traditionnelles dans la communauté rurale de Cortaillod, et il soutient que:

«l'industrialisation, loin d'avoir fait éclater la famille traditionnelle, l'a consolidée: en offrant du travail, sur place, aux bras inemployés par l'agriculture, elle a évité ou réduit la dispersion des familles, dont certains membres devaient jadis aller chercher au loin un emploi de domestique ou de soldat»³⁹.

Le bilan de ces recherches est très riche.

Tirant habilement parti de la complémentarité des sources publiques et des fonds privés, Pierre Caspard, rompu aux diverses méthodes des approches historiques, démographiques, économiques et sociales, apporte une contribution originale à la question si discutée de l'importance des industries rurales dans la production manufacturière du XVIIIe siècle et du rôle qu'elles auraient joué comme étape préalable de la révolution industrielle. Qu'il se penche sur la région de Cortaillod, la Fabrique-Neuve ou sa main d'œuvre, Pierre Caspard n'omet jamais de rattacher les résultats de ses recherches à l'évolution générale de la population neuchâteloise, de l'indiennage et de la conjoncture. Ce souci constant de situer ses études de cas permet de fructueuses comparaisons avec d'autres monographies régionales centrées, elles aussi, sur la naissance de la classe ouvrière, l'essor des techniques et des productions, l'accumulation du capital et le retard, les résistances ou l'adaptation des structures sociales et des mentalités aux divers processus d'industrialisation.

37 *Ibid.* p. 34. Ces chiffres sont à mettre en rapport avec les deux budgets d'ouvriers présentés dans l'article du *Musée Neuchâtelois* 1974, p. 164-166.

38 A ce sujet, cf. JEAN COURVOISIER, *Le maréchal Berthier et sa principauté de Neuchâtel, (1806-1814)*. Neuchâtel 1959, p. 313-342: *les difficultés économiques*, et FRANÇOIS JEQUIER, «L'action des comités neuchâtelois d'industrie durant la crise horlogère de la fin de l'époque napoléonienne», in *Musée Neuchâtelois* 3, juillet-septembre 1975, p. 97-126.

39 PIERRE Caspard, «La Fabrique au village», *op. cit.*, p. 27.